

MES POETES ET GIDE ?

par

Serge BRINDEAU

Ce livre que j'ai longtemps rêvé d'écrire, où, reprenant ce qu'Eluard appelait "les sentiers et les routes de la poésie", je dirais avec exactitude et (enfin ?) sans complaisance tout ce qui m'est devenu essentiel en ces cheminements, aurais-je, sans la présente sollicitation, songé à y inscrire le nom de Gide ?

La poésie, que la plupart des hommes s'empressent de délaissier, à peine ont-ils eu la chance de l'entrevoir, nous arrive, comme une grâce multipliée, par diverses voies. Adolescent, je tonitruais mon Victor Hugo, je m'éreignais des Amours de Ronsard. Les meilleurs maîtres - après le seizième Verden Saunier, ce furent Yvon Belaval en terminale, Ferdinand Alquié en khagne, Bachelard à la Sorbonne - allaient me faire découvrir la grande aventure du surréalisme. Les images d'André Breton portèrent nos rêveries à l'incandescence. La musique d'Eluard, cet art de l'arrangement des syllabes dont, à la fin d'un cours, nous parla Belaval, me troubla comme un air ininterrompu de Mozart. Je n'en restais pas moins fidèle aux Contemplations. Un probable contresens sur le "Victor Hugo, hélas!", colporté alors par tant de professeurs de lettres, contribua peut-être à ce que ma lecture de Gide ne fût pas aussi empreinte de ferveur que, sans doute, il eût été souhaitable. Avouerai-je que Les Nourritures terrestres ne furent pas un de mes livres de chevet ?

Je m'interroge aujourd'hui sur les raisons profondes de cette relative négligence. J'étais resté hugolâtre, c'est vrai. Mais d'autres poètes, que j'admirais, s'étaient éloignés du Père ! Comment ai-je pu à l'âge où les oiseaux sont ivres, ne pas me laisser transporter par telle séquence des Nourritures (mais, transporté, je le fus peut-être, et je n'aurai pas tenu à m'en souvenir) ? " Il ne me suffit pas de lire que les sables des plages sont doux, je veux que mes pieds nus le sentent. Toute connaissance que n'a pas précédée une sensation m'est

inutile"... Dois-je, pour expliquer ma réserve, arguer que cette exaltation de la sensation, précisément, chez Gide, je la lisais trop? Etais-je gêné, dans l'usage gidien de la rhétorique, par un surcroît d'artifice ? "Et cet instant en paraissait tant plus aimable / Que la fadeur après devenait plus nauséabonde" : de telles phrases nous éloignaient de ce que nous pensions rechercher, et que nous avions appris à nommer "poésie pure". Mais cette remarque est trop formelle. Une défense d'une autre nature a dû jouer. Si l'idée d'amusement et même de plaisir (non le plaisir, évidemment) m'était désagréable, je n'étais pas loin de reconnaître en moi le pasteur qui veillait à me retenir, encore que l'obédience catholique me fût plus familière. A travers mes lectures, aussi bien que dans mon besoin d'écriture, une sensualité cherchait, comme il est naturel, à s'exprimer. La poésie, par son ambivalence, autorisait des effusions que l'autorité de la conscience prétendait encore fustiger. J'écrivais parce que j'avais quelque chose à taire. Et Gide disait tout ?

Il se peut aussi que le romancier, l'essayiste, l'auteur du Journal - nous ait caché le poète. La pensée de Gide, partout présente où s'exerçait le jugement, requérait, dans l'inquiétude de l'esprit notre attention.

La sincérité nous tourmentait. Mais, par Gide, nous savions aussi que l'extrême souci de se connaître risquait d'amener le moi à se replier sur lui-même, à le fixer en un point au lieu de l'aider à s'épanouir. "La chenille", nous prévenait-il, "ne deviendrait jamais papillon". Nous refusions aussi cette forme de tranquillité.

Nous entendions être libres et nous ne pouvions ignorer que cette entière disponibilité de l'être supposait, au préalable, une difficile libération. Nous pressentions la vanité de certaines illusions. L'acte de Lafcadio, remarquait un de nos maîtres, ne s'exécute que dans les romans. Quant aux actes de la vie courante qu'il semblerait qu'on pût accomplir sans raison, comme de remuer la main droite ou la main gauche, ils demeuraient sans importance et d'ailleurs nous ne devons pas confondre l'ignorance des causes avec l'absence de causalité. Et que ferions-nous de notre liberté enfin conquise ? Que resterait-il de

nous, dès lors que nous serions délivrés ? Ne souffririons-nous pas, comme nous le faisait redouter l'Immoraliste, d'une "liberté sans emploi"?

Nous souhaitions agir en connaissance de cause. Et c'est pourquoi nous savions gré à Gide de demander à Nathanaël de rejeter le livre dont il se serait nourri. Nous refusions toute aliénation, y compris l'aliénation qui consiste à ne condamner l'aliénation que par référence à quelque dogme. Nous souhaitions que s'accordât, dans la lucidité, l'esprit de justice à la recherche de l'unique.

Une telle attitude, dans la vie de l'homme privé, dans les choix du citoyen, dans les activités d'ordre artistique, on pourrait se sentir autorisé à la qualifier de gidienne. Mais qui pourrait, parmi nous, se reconnaître assez gidien, en ce sens, pour aimer en Gide, par prédilection, ce qui diffère de lui, lecteur ou "disciple" ? Retourner les "phrases les plus remarquables" (Gide, par respect de notre "idiosyncrasie", nous invitait à choisir chacun les nôtres), c'est procéder à la façon des philosophes; et Gide a suffisamment pratiqué l'ironie pour noter que "quand un philosophe vous répond, on ne comprend plus du tout ce qu'on lui avait demandé".

Que m'avait-on demandé, au fait ? De témoigner de ce que Gide avait représenté, représentait encore pour moi. Je suppose qu'Henri Heinemann interrogeait plutôt l'amateur de poèmes que le professeur(désormais honoraire !)de philosophie.Il se peut, après tout, si la réciprocité n'est pas forcément vraie, que les préoccupations du poète recoupent celles du philosophe. Revenons donc à la poésie.

Je relis les Nourritures; et je relève, entre deux points: "Les pieds nus sur les dalles bleues", ou encore : "Arbres plus grands; le ciel plus bas s'accroche aux arbres". Et je découvre, en un texte qui, dans douze ans, sera centenaire, des notes correspondant à ce qui m'émeut le plus dans les poèmes d'aujourd'hui. Ne me demandez pas encore pourquoi.

En tête, je salue Gide, et j'écris Mes poètes...